

Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Presses Pocket (« Agora »), 1993 [1939].

Texte 1. Une sociogenèse des émotions et des sensibilités : la « civilisation des mœurs » selon Norbert Elias (1897-1990).

« Le malaise plus ou moins marqué qui s’empare de nous quand nous sommes en présence d’êtres humains qui évoquent et qualifient ouvertement leurs actes physiques, qui songent bien moins que nous à les dissimuler ou à les réprimer, entre pour une large part dans l’ensemble des sensations qui nous font juger ces êtres de ‘barbares’ ou de ‘peu civilisés’. Et c’est là aussi la cause du ‘malaise’ que nous inspire la barbarie ou, pour employer une formule relevant moins d’un jugement de valeur, une situation émotionnelle, des critères affectifs de ce qui est tolérable différents des nôtres, tels qu’ils ont existé naguère dans notre propre société, tels qu’ils existent encore de nos jours dans beaucoup de sociétés que nous qualifions de ‘non civilisées’. On peut se demander de quelle manière et pour quelle raison particulière la société occidentale est passée d’un niveau affectif à l’autre, comment elle s’est ‘civilisée’. Or, en approfondissant ce processus, on éveille nécessairement des notions de malaise et de gêne de ce genre. Il est inutile d’en prendre conscience. On doit essayer, quand on se penche sur cette question, d’éliminer tous les sentiments d’embarras et de supériorité, tous les jugements de valeurs, toutes les censures qu’impliquent dans notre esprit les notions de ‘civilisation’ et de ‘non-civilisation’. Nos mœurs procèdent d’autres que nous avons l’habitude de qualifier de ‘non-civilisées’. Mais toutes ces notions sont trop statiques, trop sommaires. En réalité, les termes ‘civilisé’ et ‘non civilisé’ n’expriment pas une antinomie comme ‘bon’ et ‘mauvais’, mais les jalons d’une évolution qui n’est d’ailleurs nullement achevée. Il se pourrait fort bien que nos descendants affichent, face à notre niveau de civilisation, les mêmes sentiments de gêne qui s’emparent de nous quand nous évoquons le comportement de nos ancêtres » (pp. 85-86).

Texte 2. La manière de consommer de la viande et l’usage du couteau à table : regards croisés Occident / Chine.

« C’est au cours du XVII^e siècle que, dans la haute société française, le découpage de la viande cesse de faire partie des arts d’un homme du monde est tenu de pratiquer au même titre que la chasse, l’escrime ou la danse. [...].

Beaucoup de facteurs ont contribué à mettre un terme à l’usage de découper l’animal sur la table. Le plus important ayant sans doute été le rétrécissement des ménages, la création d’unités familiales moins importantes ; citons aussi la division des tâches en production et transformation, le ménage ne s’occupant plus de travaux spécialisés tels que tisser, filer et abattre le bétail : toutes ces occupations passent aux mains de spécialistes, d’artisans, de commerçants, de fabricants, le ménage devenant peu à peu une unité de consommation.

Là encore, l’évolution du processus social répond à une évolution psychique : beaucoup se sentiraient de nos jours mal à l’aise s’ils devaient découper ou si d’autres découpaient sur la table des moitiés de veaux et de porcs ou des faisans ornés de leurs plumes.

[...] L’orientation de cette évolution ne saurait faire le moindre doute : alors que la norme du départ considérait la vue d’une bête tuée et son dépeçage sur la table comme agréables ou du moins comme nullement déplaisantes, l’évolution vers une autre norme qui postule qu’on

oublie autant que possible qu'un plat de viande a quelque rapport avec un animal mort. Une bonne partie de nos plats de viande sont préparés et coupés de telle manière qu'en les dégustant, on se rend à peine compte de leur provenance.

Nous verrons par la suite que les hommes s'appliquent pendant le « processus de civilisation », à refouler tout ce qu'ils ressentent en eux-mêmes comme relevant de leur « nature animale » ; de la même manière, ils le refoulent dans leurs aliments.

[...] La tendance générale à soustraire à la vue de la société ce qui pourrait offenser sa sensibilité s'applique – si l'on fait abstraction de quelques rares exceptions – aussi au dépeçage de l'animal entier. Ce dépeçage faisait partie jadis – comme l'attestent de nombreux exemples – de la vie sociale de la couche supérieure. Mais peu à peu, le vue du dépeçage fut ressentie comme pénible. Le dépeçage comme tel ne pouvait être supprimé puisqu'il faut bien découper l'animal que l'on veut manger. Mais ce qui *offense la sensibilité* est relégué *maintenant dans la coulisse*, loin de la vie sociale. Des spécialistes s'en chargent au magasin ou à la cuisine. [...]

Reste à examiner si des phénomènes analogues survenus dans d'autres sociétés portent la marque de processus comparables. Dans l'ancienne 'civilisation' chinoise, le déplacement du découpage dans la coulisse s'est opéré d'une manière bien plus radicale qu'en Occident. En Chine, le processus est allé si loin que la viande y est coupée en petits morceaux, loin des yeux de tous, et que le couteau lui-même a été banni de la table.

[...] Nous avons vu qu'en Chine l'usage du couteau à table a disparu depuis des siècles. Pour la sensibilité de beaucoup de Chinois la manière de manger des Européens est 'non civilisée' : 'Les Européens sont des barbares, disent-ils parfois, ils se servent d'épées à table !' On peut supposer que la suppression du couteau comme ustensile de table en Chine est due au fait que la couche dirigeante n'y était plus, depuis longtemps, une couche de guerriers mais une classe 'pacifiée' à un très haut degré, une classe de fonctionnaires cultivés » (pp. 170-179).

Texte 3 : l'histoire de l'usage de la fourchette.

« Au XI^e siècle, un doge vénitien épousa une princesse grecque. Dans les milieux byzantins auxquels elle appartenait on se servait, de toute évidence, de fourchettes. Nous apprenons en effet que la princesse portait sa nourriture à la bouche 'au moyen de petites fourches en or et à deux dents'.

Ce fait provoqua à Venise un éclat sans précédent : 'Cette nouveauté passa pour une marque de raffinement si outré, que la dogaresse fut sévèrement objurguée par les ecclésiastiques, qui attirèrent sur elle le courroux divin. Peu après, elle était atteinte d'une maladie repoussante et saint Bonaventure n'hésita pas à déclarer que c'était un châtement de Dieu.'

Il fallut attendre cinq cents ans pour que la structure des rapports humains se modifiât. A partir du XVI^e siècle, la fourchette s'implanta, venant d'Italie, d'abord en France, puis en Angleterre et en Allemagne, au moins dans les couches sociales supérieures : au début elle servait à prendre les mets dans les plats communs. Henri III en importa l'usage en France, probablement de Venise. On se moquait de ses courtisans et de leur manière 'affectée' de se tenir à table. Il est fort probable qu'au début, ils étaient peu habitués au nouvel instrument. Les gens racontaient en effet que la moitié de la nourriture tombait 'entre le plat et la bouche'. Ce que nous considérons comme une coutume naturelle parce que nous y sommes habitués et conditionnés depuis notre plus tendre enfance ne fut accepté et acclimaté que lentement et péniblement par la société. Cela ne s'applique pas seulement à des objets en apparence peu

importants comme la fourchette, mais aussi à des comportements qui nous semblent aujourd'hui plus significatifs et plus essentiels » (pp. 99-100).

« A quoi sert la fourchette ? Elle sert à porter à la bouche la nourriture coupée en morceaux. La fourchette est-elle nécessaire ? Pourquoi ne se sert-on pas de ses doigts ? Parce que c'est la manière de faire des 'cannibales', nous explique en 1859 *L'Homme à la fenêtre du Club*, l'auteur anonyme de *Habits of Good Society*. Pourquoi est-ce d'un cannibale de manger avec ses doigts ? Voilà une question qu'on ne pose pas : manger avec ses doigts ne saurait être que la manière de faire d'un cannibale, d'un barbare, d'un homme dépourvu de civilisation...

Or, il s'agit précisément de savoir pourquoi il est 'plus civilisé' de manger avec une fourchette ?

La première réponse qui se présente à l'esprit est celle-ci : parce que manger avec les doigts est *peu hygiénique*.

Notre sensibilité nous dit qu'il est peu hygiénique de manger à plusieurs, avec les doigts, dans le même plat, puisque le contact avec les autres peut nous communiquer une maladie contagieuse. Chacun de nous semble craindre que le voisin soit atteint d'un mal contagieux.

Mais cette explication est boiteuse : nous n'avons plus l'habitude de manger avec d'autres dans le même plat. Chacun porte à sa bouche ce qui se trouve dans son assiette personnelle. Y puiser la nourriture avec les doigts ne saurait être moins 'hygiénique' que de manger avec la main du gâteau, du pain ou du chocolat.

Pourquoi faut-il donc une fourchette ? Pourquoi est-il 'barbare' et 'peu civilisé' de prendre avec les doigts ce qui se trouve dans son assiette personnelle ?

Parce que nous éprouvons un sentiment de malaise quand nous salissons nos doigts ou du moins quand on nous aperçoit en société avec des mains crasseuses ou graisseuses. La transmission éventuelle de maladies, c'est-à-dire la 'motivation rationnelle' a peu à voir avec l'interdiction de manger avec les doigts dans sa propre assiette. Quand nous analysons nos propres sensations face au rituel de la fourchette, nous nous rendons parfaitement compte du fait que l'instance suprême qui décide du caractère 'civilisé' ou 'non civilisé' de notre comportement est notre seule sensibilité. La fourchette n'est que la concrétisation d'une norme déterminée de ce que nous ressentons comme 'pénible'. Ainsi apparaît à l'arrière-plan de l'évolution des mœurs de table depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours un phénomène que nous avons déjà rencontré au cours de notre analyse d'autres concrétisations du même genre, à savoir une modification de notre économie pulsionnelle et affective.

Des comportements qui n'étaient nullement ressentis comme pénibles au Moyen Age éveillent de plus en plus des réflexes de déplaisir.

[...] Certains comportements sont interdits, non parce qu'ils sont contraires à l'hygiène, mais parce qu'ils sont pénibles à voir et qu'ils donnent lieu à des associations déplaisantes ; beaucoup d'instances et d'institutions s'appliquent à inculquer à des milieux de plus en plus vastes la honte d'offrir à ses semblables de tels spectacles, la peur de déclencher des associations qui, à l'origine, n'existaient pas. Mais dès qu'elles se sont fixées dans certains rites tel le rite de la fourchette, elles se reproduisent de façon automatique tant que n'interviennent pas des modifications profondes de la structure des rapports humains. La génération des parents qui ont accepté comme allant de soi certaines normes de comportement pousse leurs enfants – qui, à leur naissance, ignorent ce genre de sensibilité – avec plus ou moins de sévérité à maîtriser leurs penchants, à réfréner leurs pulsions. Quand un enfant étend la main vers quelque chose de gluant, d'humide, de gras, on lui dit : 'Il ne faut pas faire cela,

cela ne se fait pas !' Et le déplaisir que les parents éprouvent en voyant de tels gestes se transmet par habitude aux enfants, sans l'intervention d'une tierce personne.

Or, le comportement et la vie pulsionnelle de l'enfant sont orientés dans une large mesure par le seul exemple du monde environnant, en l'absence de toute recommandation verbale, par l'habitude qu'ont prise les adultes de se servir d'une certaine manière de leurs couteaux et de leurs fourchettes. Le fait même que l'exemple du monde environnant vient s'ajouter à la pression et à la contrainte exercées par quelques adultes aboutit, chez les adolescents, de très bonne heure à l'oubli ou au refoulement de l'idée que leurs sensations de pudeur et de malaise, leurs impressions de plaisir et de déplaisir puissent être modelées par des pressions et contraintes extérieures et réduites ainsi à une norme commune. La jeunesse les considère au contraire comme quelque chose de très personnel, de très 'intime' que la nature a déposé dans leur berceau.

[...] Les normes sociales qui ont été imposées à l'individu du dehors, se reproduisent ensuite sans à-coups par l'autocontrainte qui jusqu'à un certain degré opère automatiquement même si, au niveau de la conscience, la personne en cause la refuse.

Ainsi s'accomplit dans chaque individu, en raccourci, un processus qui, dans l'évolution historique et sociale a duré des siècles et dont l'aboutissement est la modification des normes de la pudeur et du déplaisir » (p. 179-183).

Texte 4. Les règles sociales du crachat.

« Moyen Age. Extrait d'une *contenance de table* latine [...]. 27 - Ne crache pas par-dessus la table ni sur la table. 37 - Ne crache pas dans la cuvette quand tu te laves les mains.

[...] 1530. Extrait de *De cecitate morum puerilium* d'Erasmus de Rotterdam. Crache en te détournant, pour ne souiller ni n'asperger personne. Si quelque saleté tombe à terre, il faut l'écraser avec le pied, pour qu'elle ne dégoûte personne. Si ce n'est pas possible, sers-toi d'un mouchoir. Il est mal poli d'avaler sa salive.

[...] 1859. Extrait de *The Habits of Good Society* (Londres 1859). P. 256: L'habitude de cracher est, en toutes circonstances, dégoûtante. Je n'ai rien d'autre à en dire sinon qu'on doit jamais s'y livrer. Non seulement est atrocement vulgaire, mais encore très dangereux pour la santé.

[...] Les crachements répétés sont un spectacle qui s'offre de nos jours encore aux Européens voyageant en Asie et en Afrique, spectacle ressenti, tout comme le 'manque de propreté' comme fort pénible et 'décevant' – dans la mesure où l'on porte en soi une image de rêve – qui semble justifier l'idée de progrès qu'on se plaît à associer à la civilisation occidentale. Or, il y a quatre cents ans à peine, l'habitude de cracher n'était pas moins répandue ni moins naturelle en Occident. [...]

Les phases du mouvement [...] sont les suivantes : les 'contenances de table' latines aussi bien qu'anglaises, françaises et allemandes prouvent que cracher n'était pas seulement, au Moyen Age, une coutume acceptée mais un besoin quasi universel. Même la couche chevaleresque-courtoise semble tenir pour parfaitement normal de cracher fréquemment. La restriction essentielle qu'on s'impose est de ne pas cracher sur la table et par-dessus la table, mais *sous* la table. On précise aussi qu'il ne faut pas cracher dans la cuvette quand on se lave les mains ou la bouche, mais à côté. Ces interdictions sont répétées avec une telle insistance dans tous les traités de savoir-vivre et de courtoisie qu'on peut aisément en conclure que la 'mauvaise

habitude' visée par ces interdictions était fort répandue. La pression sociale qui s'exerçait au Moyen Age contre ces abus n'était jamais assez forte ni le conditionnement assez astreignant pour qu'elles aient disparu de la vie de société. Une fois de plus on touche du doigt la différence entre le contrôle social médiéval et celui de la phase suivante.

Au XVI^e siècle, la pression de la société s'accroît. Il est impérieux de mettre le pied sur le crachat : Erasme qui marque ici encore un stade transitoire, précise : 'Si quelque saleté tombe par terre'. L'utilisation du mouchoir est évoquée comme une possibilité et non comme une obligation pour dissimuler un geste qui commence à être ressenti comme 'pénible'.

[...] En 1774, on juge déjà l'habitude de cracher pénible et on n'aime plus en parler. En 1859 enfin, 'cracher est en tout lieu une habitude dégoûtante'. Il n'en reste pas moins que le crachoir, dispositif technique destiné à la progression du seuil de sensibilité aux expériences 'pénibles', occupe, tout au long du XIX^e siècle, encore une place importante à l'intérieur de la demeure.

[...] Mais on finit par s'en passer aussi. Dans un large secteur de la société occidentale, le besoin même de cracher semble avoir disparu.

[...] Dans beaucoup de sociétés primitives et civilisées, l'expectoration est entourée – comme beaucoup d'autres fonctions naturelles – de nombreux tabous et restrictions. Ce qui distingue dans ce domaine la société primitive de la société civilisée est le fait que dans la première, les interdictions sont maintenues par la peur d'autres êtres, donc par une influence extérieure, tandis que dans les secondes les contraintes extérieures se sont soit transformées peu à peu en autocontraintes. Les tendances interdites, comme le besoin d'expectorer disparaissent de l'horizon de la conscience sous l'effet de cette autocontrainte [...]. Ce qui, au niveau de la conscience, motive la crainte est une argumentation 'à longue échéance'. C'est ainsi que notre répulsion de l'expectoration, les sentiments de honte et d'embarras qui l'entourent ne se fondent plus sur la peur des dieux, d'esprits ou de démons, mais sur celle plus précise, plus délimitée et soumise à des lois connaissables, de certaines maladies et de leurs 'agents'. Mais notre série d'exemples montre très nettement que la connaissance rationnelle de l'étiologie de certaines maladies et du rôle dangereux du crachat dans leur propagation n'est ni la cause première des sentiments de peur et de honte qu'il inspire, ni l'agent moteur de la civilisation ou la cause du changement d'attitude face à l'expectoration.

La transformation de l'habitude de cracher et la disparition plus ou moins complète de ce besoin sont des exemples typiques de la plasticité (*Formbarkeit*) de l'économie psychique. Il se peut que le besoin d'expectorer ait été remplacé, dans une certaine mesure, par d'autres habitudes, telles que fumer et qu'il ait été atténué par les changements survenus dans notre alimentation. Il est possible de substituer d'autres tendances à celle de cracher ou celle, mentionnée dans plusieurs de nos exemples, de contempler ses crachats ; elle se manifeste encore chez les enfants et dans quelques analyses de rêves ; sa répression se fait jour dans le rire spécifique qui s'empare de nous quand on évoque en notre présence, sans précautions, 'de tels sujets' » (pp. 218-228).

« L'histoire de la société se reflète dans l'histoire interne de chaque individu : chaque individu doit parcourir pour son propre compte en abrégé le processus de civilisation que la société a parcouru dans son ensemble ; car l'enfant ne naît pas 'civilisé' » (p. 243).

Questions relatives au texte :

1- Qui est Norbert Elias ?

2- Le dépeçage des animaux à table est-il « barbare » ?

3- Elias pose la question : « Pourquoi faut-il donc une fourchette ? » Quelle réponse apporte-t-il à cette interrogation ?

4- Qui est Erasme ?

5- Pourquoi, selon Norbert Elias, ne crache-t-on plus en Europe occidentale au XXe siècle ?

6- Pourquoi peut-on considérer que notre sensibilité est historiquement construite ?

7- Expliquer la phrase suivante : « L'histoire de la société se reflète dans l'histoire interne de chaque individu ».